

had to be rallied to a class identity. But how much does it help us to understand? If, as Cannadine suggests, “most Britons have easily moved from one model to another” (p.169), what is the usefulness of this approach to class in history? What is the connection between this kind of “class” and the materialist world that he admits still matters for people “in influencing their life chances, their senses of identity, and the historical part that they and their contemporaries may (or may not) play” (p.18)? Cannadine sees some kind of link but contends that the three notions of class oversimplified the real world. Only those who defended the hierarchical view of class seem to get credit for appreciating the actual complexities of British society.

Ultimately, this is a curious book — elegantly written, rooted in a vast literature on British social history (the footnotes run to 78 pages), and fully engaged with British high politics in the 1990s, yet too simplistic and ambiguous to make a significant contribution to the great debate about class.

Craig Heron
York University

Chantal Collard — *Une famille, un village, une nation. La parenté dans Charlevoix 1900–1960*, Montréal, Boréal, 1999, 194 p.

L'ouvrage de Chantal Collard s'avère être un complément fort utile à celui de Gérard Bouchard, *Quelques arpents d'Amérique*. Tous deux portent sur le même ensemble régional : Charlevoix, région qui a fourni la majorité des migrants vers le Saguenay. De plus, les périodes étudiées se chevauchent. Mais alors que Bouchard a adopté ce qui est en train de devenir la « vieille » histoire sociale, privilégiant l'approche quantitative appuyée par une impressionnante banque de données, l'anthropologue Chantal Collard nous livre un travail presque exclusivement qualitatif et capture des aspects de la parenté, de son fonctionnement et de sa signification qui échappent aux historiens puisque ces aspects laissent très peu de traces dans les sources.

Une partie des conclusions de Collard rejoignent celles de Bouchard, ce qui est surtout le cas dans la deuxième partie du livre et dans le chapitre sur le mariage : l'importance de la pluri-activité, des activités tournées vers l'autoconsommation et le relatif égalitarisme économique. La famille joue un rôle très important au sein de la société charlevoisienne : elle structure la société locale, détermine largement le rôle économique des femmes et des enfants, ainsi que les modes de transmission des patrimoines et les choix matrimoniaux. Les similarités dans les conclusions ne sont pas fortuites, parce que Collard interprète délibérément ses données à la lumière des hypothèses de Bouchard.

Les aspects les plus intéressants de l'ouvrage sont ceux qui abordent la culture de la parenté : comment on la perçoit et comment on l'exprime. Comme l'auteure l'indique, « certaines de ces narrations sont constitutives en ce sens qu'elles sont génératrices de phénomènes sociaux » (p. 12). On les retrouve principalement dans la troisième partie intitulée « Les idéologies de la parenté ».

La parenté à Charlevoix est un phénomène complexe. Elle a une profondeur historique, symbolisée par l'intérêt porté à la généalogie. Les Charlevoisiens privilégient toutefois la généalogie descendante, qui ne note que la descendance par les hommes et accorde de l'importance à l'ancienneté de la lignée et la continuité. Les arbres généalogiques (généalogies montantes) qui reflètent également les branches maternelles et paternelles sont rares. La parenté inclut aussi les défunts, au bénéfice desquels on fait dire des messes pour qu'ils intercèdent auprès de Dieu en faveur des vivants. La profondeur chronologique se double d'une large étendue synchronique : il y a la parenté, les consanguins paternels et maternels jusqu'aux petits cousins; au delà, il y a la parentèle, individus que l'on peut rattacher à son arbre généalogique mais qui ne sont plus vraiment des « parents ». Il y a aussi l'étroite frange de la belle-famille, qui ne dépasse pas les beaux-parents, beaux-frères et belles-soeurs. Enfin, il y a la parenté spirituelle, créée par le baptême.

L'auteure traite également des enfants recueillis (orphelins) ou adoptés (illégitimes). Comme l'explique Collard, différents groupes au sein de la communauté ont des droits sur l'orphelin : sa parenté, puis sa parentèle, puis la paroisse. Ceci détermine les priorités de placement des enfants. L'adoption, encore très facile à l'époque, est la porte de sortie des couples stériles, et plus particulièrement des femmes au sein de ces couples. En effet, Collard note que le discours sur l'adoption est centré sur la mère adoptive. Elle conclut qu'il n'y a pas une « idéologie unique et harmonieuse de la parenté qui intégrerait toutes les parentés dans un modèle cohérent » (p. 119). À la place, il y a diverses manières d'être les parents de quelqu'un d'autre et les individus privilégient la piste qui leur convient le mieux.

Pour un historien, l'ouvrage a les défauts de ses qualités. Collard s'est mise à l'écoute des Charlevoisiens et nous retransmet un discours qui serait autrement perdu. Mais elle ne nous fournit pas d'informations sur la représentativité de ses informants. Tous les habitants de Charlevoix partagent-ils cette vision de la parenté? Ou seulement ceux et celles qui se sont intéressés au projet de l'anthropologue (on peut supposer que ceux qui étaient indifférents à la parenté ont ignoré Collard et son projet qu'ils ont dû percevoir comme une perte de temps)? Collard nous informe qu'elle a eu de nombreux entretiens avec des interlocuteurs âgées « bons en parenté », mais ceux-ci n'ont-ils pas dès le départ une vision de la parenté plus complexe, plus structurée, et idéologiquement plus chargée que l'habitant moyen?

Collard note aussi qu'au moment de ses visites, la région souffrait de problèmes économiques, perdait ses jeunes et regardait l'avenir avec inquiétude. Un tel contexte n'était-il pas propre à encourager ceux qui restaient, pour quelque raison que ce soit, à idéaliser un passé où famille et parenté avaient fourni un environnement social et économique stable et sécurisant. S'il est indéniable qu'à la fin des années 1990, certains Charlevoisiens avaient une vision cohérente et complexe de la parenté qui leur servait d'outil pour mieux comprendre leur environnement social et économique, on ne sait rien sur la représentativité de cette vision.

Le second problème de l'ouvrage est plus sérieux pour un historien. L'ouvrage porte sur la parenté de 1900 à 1960. Mais la vision de la parenté des Charlevoisiens, même âgés, de la fin du XX^e siècle était-elle celle des Charlevoisiens, 30 ans plus tôt? Les informants de Collard lui auraient-ils tenu le même discours en 1960? Et ce

discours aurait-il été le même que celui de leurs parents? Les idées sur la parenté sont-elles si statiques? Les historiens reprochent souvent aux anthropologues « d'aplatir » le passé, d'occulter les transformations qui se produisent à l'intérieur des tranches chronologiques étudiées. L'ouvrage en question ici manifeste la même tendance : le passé semble coulé dans l'immuabilité.

Finalement, peut-on vraiment traiter le discours sur la parenté comme un miroir fidèle du vécu? L'ouvrage glisse imperceptiblement de l'étude de la représentation de la parenté aux hypothèses sur la parenté elle-même. Était-ce vraiment la même chose? Malgré l'intérêt de l'ouvrage pour certains aspects de la culture charlevoisienne à notre époque, il est difficile pour un historien de souscrire à certaines de ses conclusions. Collard affirme que le système de parenté de Charlevoix était typique de bien des régions du Québec avant la Révolution tranquille. Ceci n'est pas vraiment démontré. L'ouvrage nous informe sur le présent beaucoup plus que sur le passé.

Béatrice Craig
Université d'Ottawa

André Corvisier — *Les danses macabres*, Paris, Presses Universitaires de France, 1999, 128 p. (coll. « Que sais-je? », n° 3416).

Spécialiste d'histoire militaire de l'Europe moderne, André Corvisier reprend ici un thème sur lequel il s'est déjà penché dans un article paru en 1969, celui de la danse des morts. Ce thème littéraire et artistique a connu récemment un regain d'intérêt dont témoigne la constitution en 1986 de l'Association « Danses macabres d'Europe », vouée à l'étude du thème sous ses formes littéraires, iconographiques ou musicales.

Dans ce petit ouvrage, l'objectif de l'auteur est donc « de faire le point sur les problèmes posés par les danses des morts » tout en replaçant le phénomène « dans l'ensemble des oeuvres inspirées par la mort » (p. 4). Corvisier veut inscrire sa démarche dans la lignée des études menées depuis une trentaine d'années en histoire des mentalités sur les attitudes des Européens face à la mort (Ariès, Delumeau, Vovelle, Favre) ou à la maladie (Biraben) (p. 3).

Les danses macabres comprend six chapitres, accompagnés de 19 illustrations et suivis de deux cartes (dotées d'un *erratum* important pour corriger la légende), d'éléments de bibliographie et d'un index. Dans un premier temps, l'auteur expose rapidement « Les origines des danses macabres » (p. 5–12), montrant leur enracinement dans la croyance d'un jugement divin individuel auquel le fidèle devait se préparer. Le XIII^e siècle développa le thème de la mort dans des formes textuelles et iconographiques nouvelles liées à la pratique de la prédication. Parallèlement, l'expression de la mort passa, entre le XI^e et le XIV^e siècle, de l'image d'une femme, figure allégorique, à un cadavre nu et décharné, dépeint en musicien (Allemagne) ou en fossoyeur (France). Mais les raisons ou le sens de ces modifications ne sont pas étudiés.